

d'avoir su condenser ses qualités, sa fougue, ses observations nombreuses, même ses vœux utopiques dans un roman de quelques pages, comme l'abbé Prévost a su le faire dans *Manon Lescaut*. La personnalité de Rétif s'est perdue dans ses livres, comme le métal d'une statue, lorsqu'elle est mal fondue, se répand par les fissures de l'argile qui l'environne. Comment retrouver la statue? comment recomposer la figure évanouie? A peine peut-on recueillir ça et là quelques débris, quelques fragments d'airain liquéfié et les distinguer des scories qui s'y ajoutent ou les recouvrent.

Rétif mériterait une étude complète; pour l'entreprendre, il faudrait avoir lu ses deux cents volumes; mais alors quelle moisson d'idées singulières on récolterait. Moi-même des quinze ou vingt volumes que j'ai parcourus, j'ai tiré, je crois, une assez belle gerbe, que j'aurais pu grossir encore. Sans doute, Rétif a dû se répéter; dès le second tome, on ne tarde pas à s'en apercevoir; mais, même en se répétant, Rétif, possédé de la manie que nous lui connaissons, n'a pu s'empêcher de rencontrer des veines curieuses et inexploitées. Il se distingue, en effet, par une liberté de jugement bien propre à nous étonner, nous autres hommes par excellence du décorum littéraire et philosophique. Ce n'est pas lui qui aime à fourrer ses pieds dans les souliers d'autrui; il a une horreur du sentier battu qui fait plaisir à tous ceux qui se sentent un peu de dégoût pour cette espèce de communisme littéraire, nauséabonde et médiocre, qui, au détriment de l'originalité française, a tout envahi, journaux, livres et revues; lisez plutôt ce jugement littéraire :

« Que dirais-je de Racine? que c'est le Raphaël des peintres, mais qu'il a cherché la nature dans une belle imagination au lieu de la chercher dans la nature même. Otez cet admirable génie de la cour de Louis XIV, et placez-le dans une république sévère, échauffez son génie et qu'il recommence ses pièces, vous aurez alors de vrais chefs-d'œuvre. Les taches de Racine viennent de ses alentours, celles de Corneille de la trempe de son esprit. C'est ce que prouve le fameux *qu'il mourût* de ce dernier. Examine de sang-froid cette réponse prétendue sublime du vieil Horace, et tu verras qu'il ne pouvait dire ce *qu'il mourût* dans sa position. C'est Corneille qui répond ainsi et non le romain. Celui-ci aurait dit : *qu'il vainquit*. Est-ce que ce vieillard aurait dit : *qu'il mourût*. Dans sa bouche il eût été ridicule. Rome n'avait rien à gagner à la mort du guerrier, mais Corneille *enverve* l'a trouvé d'or, il l'a fait briller comme un enfant qui jette des pétards, et les sots ont admiré, ainsi qu'ils le devaient, une vraie sottise. »

Ailleurs, il fait mieux comprendre sa pensée dans une apostrophe à Corneille : « La réponse naturelle est celle que tu fais dans ton second vers, si vivement critiqué, regardé comme un hors d'œuvre, comme une cheville :

Qu'un beau désespoir enfin le secourût. »